



Les quartiers jardinés de Lyon

L'action "Quartiers jardinés" dont il sera question ici, est à la croisée de deux démarches :

- Une démarche environnementale qui consiste à accompagner le retour de la végétation dans les villes en marquant ses connotations positives,
- Une démarche de développement du lien social qui consiste à faire de ce retour un support d'échange, de convivialité, le signe bien visible d'une prise en charge de leur cadre de vie par les habitants d'un quartier.

Concrètement cette action connaît une phase de test depuis 4 ans qui a permis l'amorce de réalisations dans les quartiers de St Just (Lyon 5), sud Guillotière (Lyon 7) et Montchat (Lyon 3). Le succès visuel, écologique et humain de ces tests laisse entrevoir la possibilité d'un développement beaucoup plus important, susceptible de marquer notablement le paysage de l'agglomération.

Il s'agit d'encourager des groupes d'habitants à jardiner la végétation interstitielle de leur quartier. Les techniques proposées sont celles du jardinage environnemental, dans la lignée des recherches de Gilles Clément.

Le mode d'organisation est celui du fleurissement participatif, initiative d'habitants suscitée, soutenue et accompagnée par la puissance publique.

Les participants sont recrutés par réseau, dans des actions type « fête des plantes », et suivant les hasards du projet. Il pourrait s'élargir par une communication ciblée sur les groupes de copains passionnés de végétal ou les individus tentés par une aventure de voisinage autour des plantes. La dimension collective est incontournable, pour le sens du projet mais aussi pour sa survie dans la jungle urbaine.

Tout le dispositif repose sur le choc produit sur les passants, l'obligeant à le remarquer et par là à le respecter. Le site minimum a la taille d'un segment de rue, le groupe minimum rassemble donc 5 à 6 foyers.

Une fois ce site "germinal" implanté, cette démonstration de faisabilité peut s'étendre en tache d'huile imprévisible, nouvelle géographie dans la ville, lié à ses hasards et à ces nécessités. Un quartier jardiné peut impliquer plus d'une centaine de personnes. Les groupes des différents quartiers pourraient être fédérés par un bulletin ou un événement rassembleur de temps en temps.

Pour la cohérence d'ensemble, une signalétique sur chaque site doit marquer le caractère global de l'action, tout en signalant les spécificités de chaque groupe.

Le message à faire passer est que tout le monde peut participer, mais qu'il n'est évidemment pas question que chacun prenne sa pioche et attaque le trottoir où ça lui chante !

--

Pour bien cerner la dimension humaine de ce projet, il faut d'abord prendre la mesure de l'inévitable changement en cours dans les paysages urbains :

La prise de conscience des dégâts environnementaux fait que le désherbage chimique systématique est condamné à court terme (retrait d'homologation pour les produits utilisés).

Les méthodes alternatives (flamme ou vapeur) n'ont de sens que pour un usage très ponctuel et le retour des plantes interstitielles dans le paysage urbain est inéluctable.

Ce retour est, écologiquement, une très bonne chose. Mais il n'est pas certain qu'il sera perçu comme tel psychologiquement.



La végétation interstitielle est souvent culturellement perçue comme une menace. Toutes les civilisations, ayant connu des hauts et des bas, liaient expansion végétale et régression des sociétés humaines. La mise en scène d'une ville où la nature était cadrée, confinée aux parcs, squares et jardins, exorcisait une menace de ruine et de retour à la forêt.

Abandon, ruine, décadence peuvent être les premiers mots qu'évoque encore, pour beaucoup de nos contemporains, la vision d'une plante poussant dans une fissure.

Les plantes grignotant l'espace autrefois dévolu à l'homme, ce pourrait être le cadre idéal, quoi qu'un peu mélo, d'une économie en récession. Idées noires...

Alors qu'il n'en faudrait que bien peu pour retourner complètement le sens de ce retour des plantes !

Les plantes nous accompagnent depuis avant même la naissance de notre espèce. Tous ceux qui les ont fréquentés vous diront qu'elles interagissent avec notre humeur dans le sens de l'apaisement, de l'équilibre.

Toutes les cultures humaines accordent une place particulière aux fleurs, décor idéal pour les Dieux. Alors que la lourde chape de goudron pesant sur le sol de nos villes alimente le stress qui y règne.

Une autre cause de stress bien répertorié, c'est l'anonymat et la dégradation du lien social. Le lien de voisinage se construit toujours, mais il se distant vite aussi, souvent faute d'avoir quelque chose à faire ensemble.

Pourtant la ville se vit comme une mosaïque de villages et ses habitants considèrent que cela fait partie de leur qualité de vie. Ils sont friands d'occasion, repas de quartier et autres, où ce lien se tisse et se manifeste. Il est impossible que sur une agglomération on ne trouve pas des groupes saisis d'un brin de folie suffisant pour jardiner de petites scarifications du cher manteau étanche.

Soutenu par une collectivité, ils contribueront à la qualité de leur environnement, en favorisant les fleurs à corolle, pollinisées par les insectes, par rapport à celles pollinisées par le vent, sources d'allergies, ils peuvent faire des villes de véritables arche de Noé pour les précieuses espèces pollinisatrices tout en y préservant la qualité de l'air.

Si, comme à la Guille, ils se prennent au jeu des plantes grimpantes, ils peuvent produire une masse végétale importante et parfaitement intégrée à la ville, dans des quantités suffisantes pour qu'on puisse espérer un effet climatisation au delà de l'indéniable effet psychologique.

Ils y rencontreront aussi tous une gamme de personnages de leur quartier, de tous âges et de tous horizons.

Les plantes sont souvent un bon sujet de conversation de trottoir, et les fleurs ne suscitent que rarement des réactions phobiques, elles fédèrent au contraire très facilement.

Les fleurs pourraient reprendre, très succinctement, l'ancien rôle des fontaines publiques comme occasion de rencontre.

Cette sociabilité, modeste et concrète, de discussions jardinières, est notablement différente de celle qui rassemble, par exemple, les conseils de quartier. Elle n'en est pas moins militante et permet l'expression de tempéraments différents.

Les gens à l'aise avec les plantes, ne le sont pas toujours dans le cadre d'une réunion de quartier. Qu'ils soient un peu rétifs au train-train organisationnel de la vie associative ou déjà tellement engagés que toute charge supplémentaire est malvenue, c'est le caractère détendu du projet, lié à sa dimension d'aventure individuelle et collective qui est source de motivation.

Le soutien de la collectivité territoriale doit donc surtout viser la simplification organisationnelle, prise en charge des demandes d'autorisations administratives, convocation à quelques événements collectifs, au moins au début.

Les conseils techniques en jardinage sont évidemment bienvenus, mais ils doivent veiller à ne pas brider l'inventivité des participants, ni même leur droit à l'erreur. Le jardinage environnemental de



rue est encore un art à inventer et les réponses différentes apportées par chaque quartier sont une diversité précieuse. Il faut toujours garder à l'esprit que, au moins dans cette phase de création, c'est l'aventure qui motive l'engagement.

Cette prise en charge par les habitants de leur cadre de vie s'inscrit dans l'espace public d'une manière aimable, C'est un message adressé à ceux pour qui le changement est difficile et qui voient la ruine dans trois herbes folles. Il est énoncé sur un ton plus égalitaire et moins abrupt que si la puissance publique leur renvoyait, "vous n'avez qu'à vous y faire...!"

Pour ceux qui participeront, en faisant de leur rue un jardin, ils augmenteront plus qu'ils ne l'imaginent leur qualité de "vivre ici" et de "vivre ensemble", ils y trouveront à la fois un moyen d'exprimer leur grain de folie et l'apaisement des relations sociales décontractées. L'entité urbaine y gagne un cadre de "ville ou il fait bon vivre" solidement encre dans une réalité.

Cette action ne prétend pas résoudre tous les drames psychiques d'un territoire, mais cette expression, très raisonnable, d'une folie collective ne peut qu'influer positivement sur l'atmosphère psychologique urbaine. Il est probable qu'elle pousse des personnes en souffrance à sortir de leur isolement et le lien serait très intéressant à faire avec d'autres personnes intéressées par la psychologie dans la ville.

Elle mérite en tout cas d'être soutenu et un peu organisé par une collectivité territoriale chargée d'y maintenir cohérence, visibilité et suivi, ce que fait actuellement la Ville de Lyon par son Service des Espaces Verts.

Le développement du projet peut aussi s'envisager dans le cadre d'un service d'écologie urbaine. Il est déjà en lien avec la Cellule Arbres par une connivence à propos des plantations de pieds d'arbres, et avec le Laboratoire de la Voirie qui suit l'aspect technique et transmet la demande d'autorisation à la Direction de la Voirie pour chaque nouveau site.

Dans sa réalisation quotidienne il est aussi en lien avec les agents de la propreté urbaine de chaque secteur concerné.

Une bonne coordination à tous les niveaux est souhaitable pour la cohérence du projet.

L'enjeu de cette coopération est l'aspect de nos rues pour les décennies qui viennent.

Planter des fleurs dans les trottoirs, c'est aussi inciter les autres usagés à respecter ces espaces partagés, tout d'abord en les gardant propres.

Il n'y aura évidemment pas de miracle mais l'expérience a montré qu'elle peut susciter des bonnes discussions et des accords avec les propriétaires de chiens. Une communication adaptée pourrait renforcer son effet sur les incivilités de débarrasages, du mégot au carton.

Encourager un tel projet, pour la puissance publique, c'est reconnaître qu'elle ne règlera pas seule les problèmes générés par l'abandon du désherbage chimique, qu'elle préfère en tout cas prendre en charge le problème par une collaboration avec des citoyens lambda, désireux de faire pousser des sourires de fleurs dans nos rues, et de contribuer ainsi à une urbanité plus aimable.

Pour un service technique et une administration, c'est expérimenter la mise en pratique des évolutions de la notion de gouvernance, particulièrement le passage de l'administré "client" au citoyen s'assurant comme tel.

Pour le simple passant, c'est le signe entraînant de l'éclosion d'un nouveau rapport entre urbains, espace publique et services gestionnaires.

Pour tous les intervenants c'est contribuer, par des gestes modestes et quotidiens, à construire un rapport différent entre ville et nature, et par là une urbanité nouvelle.

Bernard Maret, technicien cellule-essais, Service des Espaces Verts, Ville de Lyon.

